

## L'esprit de corps

Marc VINCENT

(69) Je vais commencer par une image, celle d'une fourmilière. La fourmilière est à la fois un édifice, une construction et une certaine forme d'organisation sociale : celle des fourmis.

Alors qu'arrive-t-il quand un coup de pied s'abat sur cette fourmilière ? Les fourmis se mettent à courir dans tous les sens, sans ordre apparent, livrées qu'elles sont sans doute à la panique qui vient de les prendre. C'est le grand désordre ! Et puis, petit à petit... Le grouillement s'estompe, les fourmis s'affairent à créer un nouveau logis. Le grand désordre se transforme en un nouvel ordre, un nouvel ordre qui obéit à l'ancien pour le restaurer. Il est probable que derrière le désordre panique, cet ordre ancien, cet ordre communautaire n'avait jamais quitté les fourmis. C'est à peu près ce que j'appellerai *l'esprit de corps*.

Imaginons maintenant que ces fourmis en aient assez de prendre répétitivement des coups de pieds dans leur fourmilière. Imaginons que ces fourmis aient assez d'intelligence, de science et de technique pour mettre au point un stratagème qui les mettrait désormais, et pour un bon bout de temps, à l'abri de ces coups de pied intempestifs. Elles mettent au point un leurre, une fourmilière virtuelle, une fourmilière virtuelle qui se (70) détruirait virtuellement sous l'effet de réels nouveaux coups de pieds, et qui, virtuellement, se reconstruirait comme ça, à peu près indéfiniment. Pendant ce temps là, pendant que le prédateur userait de ses forces en vain, elles pourraient sans soucis fonctionner dans cet ordre ancien, et ce dans le plus grand silence puisqu'on peut penser que dans les fourmilières, on ne parle pas.

Bien évidemment, c'est là de la science-fiction. Mais cette métaphore m'a surpris parce que, quand même, la forme de cette fourmilière, celle qui est édifiée à partir du sol, n'est pas sans évoquer une image phallique ; et donc, par suite, l'image du coup de pied n'est pas sans rien évoquer que nous ne connaissions. Et puis, m'est revenu que ce qui centre cet édifice, cette construction, ce logis, c'est la ponte, la reproduction de la colonie des fourmis. Une reproduction qui apparaît comme l'objet même de cet ordre ancien qui fait oeuvrer chaque fourmi comme un seul corps.

Alors, la bio-logie, puisque c'est autour de cela que nous sommes censés nous parler, cette bio-logie donc, m'a conduit à une socio-bio-logie et aussi au logis. Au *bieau-logis* comme on dit à Lille et dans le nord de la France d'où je viens. Et le bieu-logis c'est la belle demeure, la belle maison, et dans le nord de la France comme en Belgique, vous savez qu'on aime bien y mettre des clochetons à ces bieux-logis. Alors vous voyez où je veux en venir parce que ce bieu-logis, c'est celui qui va abriter cette famille qui oeuvre aussi à la reproduction, c'est aussi autour d'elle qu'on les édifie patiemment. Et vous voyez comme de *l'esprit de corps* on en passe à ce qu'on pourrait appeler un *esprit de famille* ; comme il y a là une certaine parenté, une certaine filiation si je puis dire.

Maintenant je vais laisser à votre méditation le soin de filer cette métaphore, pour reprendre cette question des *conséquences de la révolution biologique<sup>1</sup> sur la famille et sur le père*. Je

---

<sup>1</sup> Intitulé exact de l'atelier : Conséquences de la révolution biologique, pour autant qu'elle abolit la famille dans sa structure hétérosexuelle et triangulaire, qu'elle abolit la référence

vais essayer de reprendre cette (71)question avec un peu de rigueur, parce qu'il me semble que cet énoncé manque de rigueur justement.

Y a-t-il eu, y a-t-il aujourd'hui effectivement, ce qu'on pourrait appeler une révolution biologique ? Rien n'est moins certain. Et il suffit pour cela d'interroger les scientifiques pour s'apercevoir que nous n'avons rien découvert de révolutionnaire depuis bien longtemps ; en tous cas pas du côté de la biologie. Alors, si révolution il y a, elle est plutôt à entendre du côté de l'usage qui a été fait de ce signifiant à une certaine époque de notre histoire, celle de la révolution française. A dire qu'il y a maintenant une application très large, très démocratique, et donc très *fraternelle* et très *égalitaire*, des avancées techniques issues de la biologie. Techniques qui s'appliquent désormais à l'homme alors qu'elles étaient jusqu'à présent réservées à l'animal. Et peut-être je n'ai pas pris cette métaphore de vivants non-humains pour rien.

Deuxièmement, peut-on dire comme ça que cette révolution, cette application très large des techniques, viendrait mettre en cause la famille et le père ? C'est, à mon avis, reprendre là les choses à partir d'une position que j'appellerais éminemment névrotique au sens où elle contient déjà une certaine idéalisation du père et d'une famille patriarcale.

Alors, mon hypothèse, serait de prendre cette affirmation, cet énoncé, à l'envers. Car il me semble que si la biologie, la médico-bio-technologie, va dans ce sens là, c'est peut-être parce qu'elle y est conduit par l'effet même de cette « structure » particulière qu'est cette famille. Et qu'elle est d'ailleurs tout à fait conséquente avec cette *idéalisaton du père* (idéalisaton d'un père qui est forcément là imaginaire, ce qui s'entend dans le terme d'idéalisation, c'est-à-dire d'image) au sens où actuellement, il semble bien que la science viendrait là occuper une place qui serait celle d'un père idéal, d'un père qui saurait le vrai sur le vrai et qui ne serait pas castré. Et quand je dis LA science, nous sommes déjà dans cette idéalisation car la rigueur nous indiquerait plutôt qu'il faudrait parler DES sciences. Parce que, ce qu'on pourrait dire à propos de la science (de ce qu'on appelle science) c'est que pour elle, il n'y a pas, il n'existe pas d'impossible. L'impossible est pour elle une actualité qui est toujours envisageable (72)comme allant devenir possible. Et, d'une certaine manière, c'est tout à fait sa raison d'être, c'est pour ça qu'elle est là, c'est comme ça qu'elle fonctionne. Et on voit mal comment on pourrait le lui reprocher.

Ainsi donc, cette science peut venir occuper cette place d'un père idéal. D'un père idéal qu'on ne peut effectivement pas retrouver dans une famille, et ce par structure. Parce que cette famille elle est justement structurée autour d'un impossible, d'un défaut fondamental. Alors de ce fait, du fait que pour la science il n'y aurait pas d'impossible, et bien de ce fait le père non castré, l'au moins un qui échapperait, il est passé du côté de la science, il y trouve logis.

Alors, donc, il y a quand même là, pour le coup, une liaison évidente entre la « structure » de la famille – qui n'est jamais, à mon avis, qu'une représentation de notre assujettissement au langage – et ce qu'on appelle à tort « le discours de la science ».

Et quand je dis qu'on a tort d'appeler cela le discours de la science c'est qu'il me semble qu'il n'y a pas de discours de la science. Au sens où dire cela c'est faire une confusion importante entre ce qu'il en serait de ce qu'on pourrait appeler « le discours de quelque chose » et « un discours » : ce qui n'est pas du tout la même chose.

Le discours de quelque chose, c'est un discours tenu à l'aide d'un instrument, en l'occurrence ici la science, avec ses objets et ses projets.

Un discours, nous n'en connaissons pas beaucoup. Lacan nous en a décrit quatre. Quatre dont un qui a pour effet, pour production, de diviser le sujet.

Or, le moins qu'on puisse dire, c'est bien que la (les) science(s) nous divise(nt). Elle nous divise parce qu'elle nous place devant ce choix impossible entre d'un côté ce que nous attendons tous comme bénéfice à partir d'elle, ce que nous souhaitons tous, et qu'on pourrait appeler un plus-de-jouir ; et d'un autre côté, cette exclusion qu'elle nous fait vivre. Vis à vis

d'elle nous sommes dans une division extrême. Or, le discours décrit par Lacan, qui a pour effet de produire la division du sujet c'est le discours (73) universitaire. Est-ce qu'on pourrait dire pour autant que le discours de la science c'est le discours universitaire ? Je ne le crois pas, et pourtant apparemment ça pourrait marcher au sens où ce discours universitaire, universalisant, serait un discours à un unique versant, un discours qui ferait fonctionner le savoir comme la vérité. Et c'est là que se fait la confusion entre « le discours de » et « un discours ». C'est là, qu'il y a quelque chose de subtil et de pernicieux qui vient s'insérer comme un véritable artéfact, quelque chose de difficile à comprendre, à attraper. Et pour mieux le saisir je vais vous donner un exemple très simple et très clinique. Quand un enfant débute une maladie chronique (diabète par exemple) il lui est dit que, avec son traitement, il sera un enfant comme tous les autres. Alors si vous entendez bien cette proposition, vous entendez qu'elle contient une éliision faite au prix d'un glissement. Cette éliision, qui est de taille, c'est qu'un enfant, malade ou pas, n'est jamais comme tous les autres. Et le glissement qui induit cette éliision c'est la référence au corps biologique de l'enfant, c'est-à-dire la référence à un corps mort et donc désubjectivé. Le sujet (de l'inconscient) est ici « passé à l'as ». C'est comme ça que le savoir est mis en place de vérité, à ce prix, au prix d'une éliision. Or mettre le savoir en position de vérité, le faire fonctionner comme vérité, c'est réaliser la perversion. Une perversion qui est propre à ce pseudo-discours de la science, qui n'est pas un discours au sens où une des quatre places est « passée à l'as ». Un pseudo-discours qui a pour effet d'offrir un plus de jouir d'une part et de produire la division du sujet d'autre part.

Or on sait un peu que la jouissance a pour effet sur nous de nous diviser, que la jouissance nous ramène à cet écart extraordinaire entre nous et nous, dans une position qu'on pourrait qualifier d'extrême solitude ; c'est-à-dire aussi bien ce que Lacan a pu énoncer sous la forme de « il n'y a pas de rapport sexuel ». Autrement dit, la jouissance se fait toujours au prix de l'exclusion de l'autre.

Alors, il me semble qu'à partir de là, à partir de ce que je viens de dire, on peut entendre un peu mieux ce qui est dit habituellement sur notre social, sur le lien social. C'est-à-dire d'une part ce qu'il en serait d'une (74) certaine universalisation, d'une certaine mondialisation, et d'autre part ce qu'on pourrait appeler une certaine montée de l'exclusion ; puisque ces deux termes nous venons de les retrouver. L'universalisme étant celui du savoir mis en position de vérité (le vrai sur le vrai), et l'exclusion que produit, par effet de structure, l'exercice des nouvelles jouissances.

Autrement dit, on pourrait avancer que le projet et l'effet même de la science sont inclus à l'intérieur même de cette « structure » plus ou moins bien mal foutue, et plutôt moins que plus, qu'est la famille. Une famille qui conduit, quand elle produit la névrose ; parce qu'il ne faudrait quand même pas oublier que cette famille produit la névrose dans le meilleurs des cas (et il y en a de bien pire) ; donc, quand elle produit la névrose, et bien, un des effets de cette névrose c'est cette idéalisation à tous crins du père et de la référence paternelle, et donc, la recherche effrénée de quelque chose qui pourrait fonctionner comme ersatz d'un père idéal. Et ce qui, actuellement, semble fonctionner comme un de ces ersatz c'est la science. La science avec ses effets destructeurs d'un côté et bénéfiques de l'autre. Parce qu'il ne faudrait pas oublier que dans notre quotidien, nous avons tous les jours les bénéfices de la science.

Alors, du côté de la biologie si on voulait y revenir, on peut y retrouver des choses assez parlantes. Par exemple du côté de la procréation et de la jouissance : C'est-à-dire qu'à un énoncé ancien, d'avant la biologie, qui était « pas de procréation sans jouissance » a succédé avec la séparation dans la réalité de ces deux termes un « la jouissance sans la procréation », et puis voilà que nous en sommes aujourd'hui à « la procréation sans jouissance » ; ce qui est quand même questionnant.

C'est donc un petit peu comme si, en poussant les choses à l'extrême, on pourrait dire que cet énoncé « la procréation sans jouissance » ne serait que l'expression extrémiste d'un formidable esprit de corps. C'est-à-dire revenir à cet ordre ancien inscrit, et sans s'inscrire pour le coup du côté de la jouissance. Maintenir à tous crins, et serait-ce au prix de la destruction subjective, cet ordre. Cet ordre que l'on retrouve avec la montée en puissance des sciences

quand elles fonctionnent comme ersatz d'un père idéal imaginaire.

(75) Alors, si on voulait revenir maintenant à la métaphore qui a débuté mon propos, aux fourmis. On peut entendre ici un petit peu l'étrangeté de celle-ci ; avec cette fourmilière en forme de phallus, le coup de pied qui lui est donné et ce par quoi tout cela est centré, c'est-à-dire la reproduction de la colonie des fourmis.

Pour les coups de pied, il semble quand même que depuis quelque temps nous en ayons pris quelques-uns et pas des moindres. Reprenons les plus connus : Copernic, Darwin et Freud. L'un et l'autre de ces personnages sont venus donner un grand coup de pied dans la fourmilière. Il me semble que Lacan a donné aussi le sien, un qui suit celui de Freud, un coup dans notre rapport au langage. Et là il y aurait quelque chose à interroger, qui est de se demander en quoi la découverte freudienne, en quoi les avancées de Lacan, en quoi ce qui a été fait de tout cela (contre eux, mais aussi avec eux), en quoi cela n'est pas étranger à cette radicalisation de cette image d'un père idéal qui trouverait logis dans la science. Quand Lacan vient s'occuper si je puis dire du parlêtre, du langage, il vient secouer la dernière barrière, la dernière construction, qui est en même temps la première, qui nous reste. Alors l'inflation de l'imaginaire d'une part, et la montée des sciences d'autre part, ce qui est à peu près la même chose, c'est ce que dans ma métaphore je qualifie d'invention d'une fourmilière virtuelle. C'est-à-dire qu'il y a toute chance qu'aujourd'hui nous ayons fabriqué quelque chose de très solide, de très consistant (ce qui est le lot de l'imaginaire) qui est une interface, une virtualité. Une virtualité du symbolique qui n'est pas du symbolique. Quelque chose qui a la couleur, le goût, la saveur du symbolique mais qui n'est pas du symbolique, qui est de l'imaginaire, un imaginaire qui serait imaginairement auto-référencé. Et je ne vais pas développer cela parce que je pense que J-P. Lebrun explique cela très bien et que nous aurons l'occasion de l'entendre. Reste à entendre que ce n'est pas du tout par hasard que cette universalisation, cette mondialisation, à laquelle nous avons à faire et qui va de paire (c'est le cas de le dire) avec cette montée de l'exclusion, trouve prendre consistance avec la montée d'un nouveau champ, ou peut-être faut-il dire d'une nouvelle dimension, qu'est le virtuel ou la virtualité de l'image.

(76) Et là, je crois que nous sommes devant quelque chose de très solide, de très « coton ». De très « coton » parce qu'en plus de sa puissance structurale, cela est soutenu, organisé, ordonné par quelque chose qui a tout à fait à voir avec ce que je disais tout à l'heure et qui se trouve inclus dans ce pseudo-discours qu'est la position perverse.

C'est quelque chose dont nous avons à peu près tous l'idée quand on mesure à quel point la logique marchande n'a pas de frontière, et pas plus envers la science. Une science dont on pourrait discuter de la pertinence, de la pertinence avec laquelle elle se fait, avec laquelle elle produit certains de ses énoncés. Et des scientifiques disent, et le disent aujourd'hui de plus en plus, qu'il y aurait là des trafics et des traficotages. Qu'autrement dit cette science, comme de juste, serait, elle aussi, contaminée par cette perversion qu'elle véhicule et que nous repérons à l'aide de ce signifiant dont Lacan disait qu'il était le plus annihilant de tous les signifiants : l'argent.